

# J'ai vu...



“ POUR L'EMPRUNT  
DE LA DÉLIVRANCE ”

*Ils versent leur sang  
et vous ne verseriez pas  
votre or!...*

# LA GUERRE NAVALE ET LES HÉROS DE LA MER

On ignore trop tout ce que la marine française a fait d'admirable depuis trois années.

On ne sait pas, comme il faudrait qu'on le sût, tout ce que le lourd silence qui a, jusqu'à présent, pesé sur elle, recouvre d'héroïsme muet, d'incessants labeurs, de risques acceptés, de dangers courus, de sacrifices et d'exploits.

Ce que *J'ai vu...* a fait pour l'actualité de la guerre terrestre, ce qui n'a été fait par personne encore pour la guerre sur mer et la guerre sous-marine, nous voulons qu'il le fasse dans ce domaine où nos marins, ceux du commerce comme les autres, s'égalent en héroïsme à nos poilus.

*J'ai vu...* se propose donc de donner bientôt à ses lecteurs le récit des exploits de nos admirables marins, le récit des drames de la guerre sous-marine, et de les tenir désormais au courant, par le texte et par l'image, de toutes les choses de la mer.

Nos cuirassés, nos croiseurs, nos sous-marins, nos patrouilleurs ont vécu plus d'heures aventureuses qu'on ne le sait et participé à cent drames qu'on ignore. Nos marins, ceux de l'État comme ceux du Commerce, ont le droit, eux aussi, d'être à l'honneur puisqu'ils furent à la peine.

Il faut que le grand public français se passionne pour les



UN HÉROS DE LA MER :  
LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE MONNIER  
DE LA GOELETTE KLEBER

Il soutint avec ses camarades, contre un sous-marin allemand, un combat qui comptera parmi les plus héroïques exploits dont puissent s'enorgueillir les annales de notre marine de guerre. C'est à de tels héros et à leurs hauts faits que *J'ai vu...* se propose de donner bientôt la place glorieuse qu'ils méritent dans l'histoire de la grande guerre.

questions maritimes qui sont des questions vitales pour un pays tel que le nôtre, baigné par trois mers et un océan sur des centaines de kilomètres de côtes, et qui ne saurait vivre dans sa toute puissance qu'à la condition d'être, en même temps qu'une puissance terrienne de premier ordre, une puissance maritime de premier rang.

C'est pourquoi nos lecteurs trouveront bientôt, toutes les semaines, dans *J'ai vu...* des relations **historiques** de la marine française que signeront des autorités en la matière; des **récits de témoins** et des documents de premier ordre; des chroniques où seront remis en lumière les exploits qu'on ignore ou qu'on sait mal; des études sur les **questions maritimes** qui doivent être résolues si nous ne voulons pas que la paix nous prenne au dépourvu.

Dans nos pages navales nous ferons place, la place qui leur est largement due, aux marines alliées et aussi, car l'ignorance est une faiblesse, aux marines ennemies.

Nos lecteurs, pourrait-on en douter? approuveront ce programme sur lequel nous reviendrons pour le préciser. *J'ai vu...*

va donc devenir le magazine de toute la guerre, de la guerre navale aussi bien que de la guerre terrestre.

## LES ÉCOLIERS DE FRANCE ONT COMMÉMORÉ LA MÉMOIRE DE GUYNEMER



La lecture du texte de la résolution de la Chambre dans une école parisienne

Le lundi 5 novembre, dans tous les centres d'instruction de France, les élèves ont écouté debout la résolution adoptée le 20 Octobre, par la Chambre des députés, concernant l'inscription sur les murs du Panthéon du nom de l'héroïque capitaine Guynemer. Au lycée

Guynemer lycéen

Louis-le-Grand, M. Daniel Vincent ministre de l'Instruction publique a présidé cette cérémonie imposante au cours de laquelle il a retracé l'éblouissante et trop brève carrière de celui qui fut l'as des as et en qui se résume et se symbolise l'élan tenace de la jeunesse française.

*J'ai vu.*

L'ARRIVÉE DES TROUPES FRANÇAISES A BRESCIA



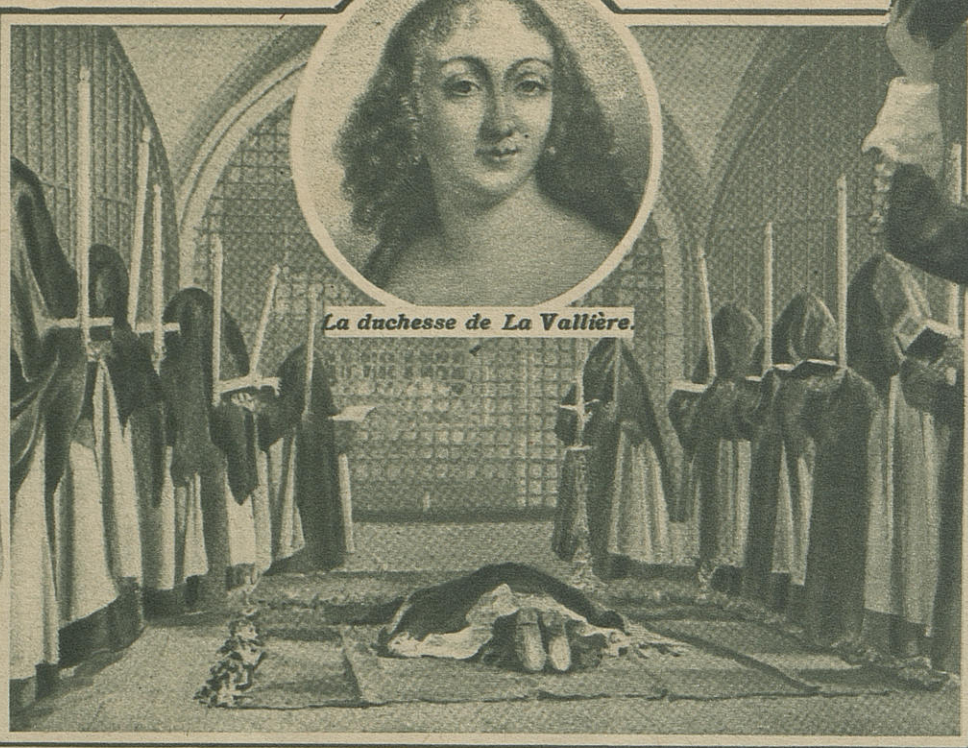
Lorsque les premières troupes françaises accourues au secours de l'Italie défilèrent dans Brescia, musique en tête et drapeaux déployés, un immense cri d'enthousiasme et d'espoir évoquant les acclamations de Milan en 1859, jaillit de toutes les poitrines italiennes. « Le noble

sang français, dit le maire de la ville, est prêt à se confondre encore avec le sang de l'Italie sur les champs de bataille où l'on combat pour la sainteté du Droit. Brescia renouvelle les manifestations d'hospitalité qui lient indissolublement notre ville aux héros de l'armée française. »

EVE LAVALLIÈRE NE PREND PLUS LE VOILE



Eve Lavallière dans *Géo des Petits*.



La duchesse de La Vallière.



Eve Lavallière en torero.

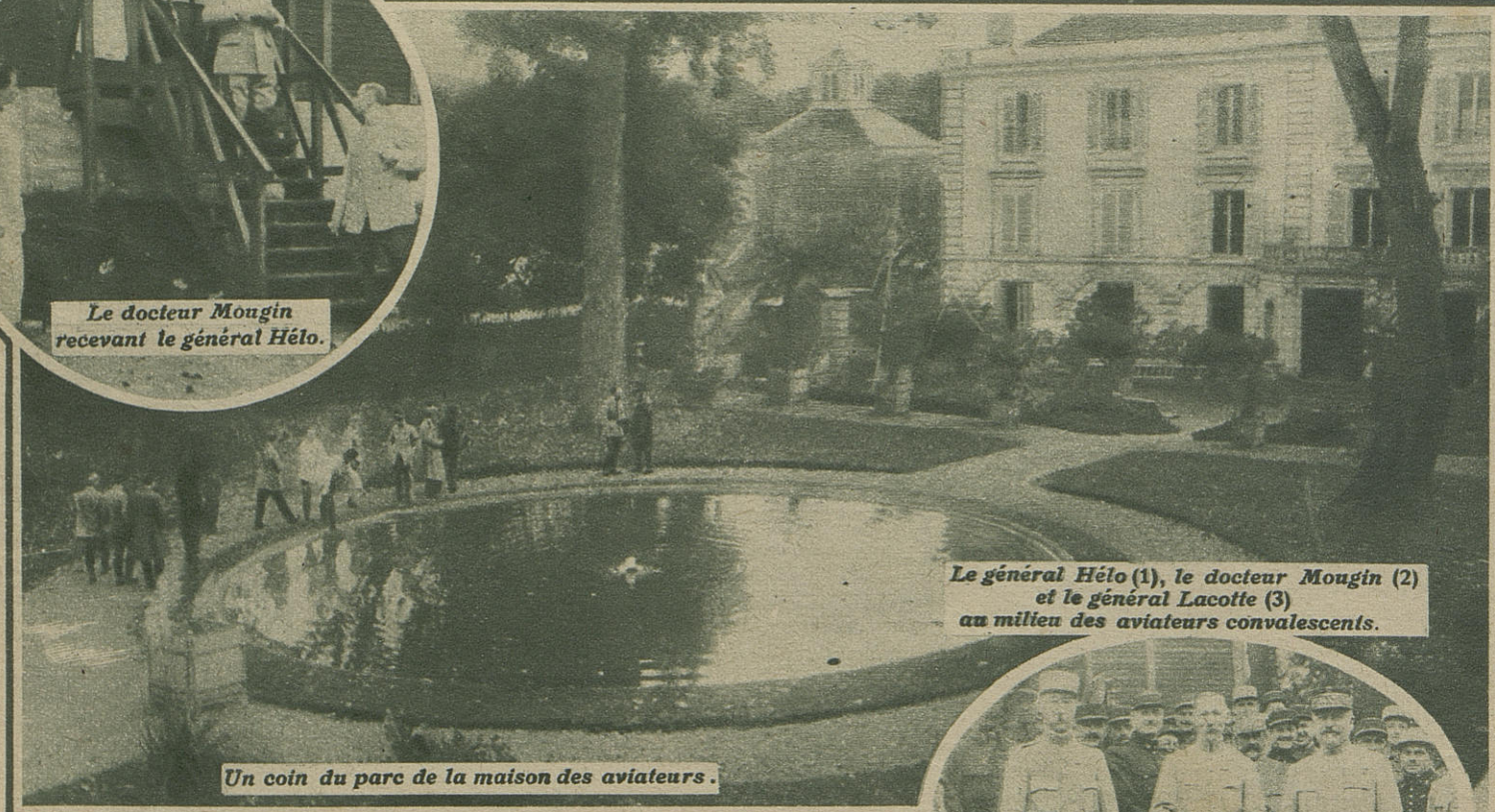
Une prise de voile au Carmel.

Depuis le soir où, sur la scène des Variétés elle apparut dans le maillot d'Oreste, de la *Belle Hélène*, elle fut l'idole du public parisien. Sans quitter le théâtre de ses débuts elle fut Siebel du *Petit Faust*, Cupidon d'*Orphée aux Enfers*, Marie-Avoine du *Vieux Marcheur*, Joséphine de *la Veine*, Adolphe des *Brigands*, Ernest de *l'Œil Crevé*, Miquette, etc. Puis elle fut Geo des *Petits*, et enfin *Carminetta*. Et quittant la scène en plein succès, Eve Lavallière, la reine de la fantaisie et du travesti, voulait jouer la Carmélite — non l'opéra-comique, mais un drame vécu, — c'est-à-dire qu'elle aspirait à prendre le voile blanc des pénitentes du Mont-Carmel, tout comme, en 1674, Louise de la Baume Le Blanc duchesse de La Vallière, était devenue sœur Louise de la Miséricorde. Au moment de franchir la grille du monastère, l'étoile a hésité et, renonçant sinon au monde, du moins au théâtre, elle a laissé dire qu'elle quittait Paris pour toujours. Mais Paris renoncera-t-il à applaudir encore Lavallière?

UNE PRISE D'ARMES A LA MAISON DES AVIATEURS DE VIRY-CHATILLON



Le docteur Mougin recevant le général Hélo.



Un coin du parc de la maison des aviateurs.

Le général Hélo (1), le docteur Mougin (2) et le général Lacotte (3) au milieu des aviateurs convalescents.



L'autre jour, à la maison des aviateurs de Viry-Châtillon, le général Hélo a remis des décorations à de jeunes pilotes qui achèvent là leur convalescence avant de retourner au front s'illustrer par de nouveaux exploits. Depuis juillet 1915, époque à laquelle le docteur Mougin a mis ce vieux château historique à la disposition de l'aéronautique, plus de 705 pilotes ont retrouvé leurs forces dans le calme enchanteur du parc dont les jardins furent dessinés par l'auteur de la colonnade du Louvre. Navarre, Chainat, Vitalis, Mahieu, Jansen, Flachaire, Surcouf et d'autres, entre deux avions ennemis abattus, se sont reposés dans les grottes où l'auteur Perrault écrivit ses contes.

# LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE

Roman d'aventures par PIERRE MAC ORLAN (1)

Illustrations de Gus Bofa.

Dans l'auberge d'un petit port breton, où il s'est retiré, le Hollandais Joseph Krühl s'est lié d'amitié avec le vieux peintre Désiré Pointe et quelques pêcheurs. Un nouveau venu, qui se dit médecin américain et se nomme Samuel Eliasar, n'inspire tout d'abord que de l'antipathie à Krühl et à ses amis. Mais ayant fourni au Hollandais l'occasion de le sauver alors qu'il était tombé dans la mer, et ayant pénétré dans le petit cénacle, Eliasar, qui n'est en réalité qu'un aventurier sans ressources, songe à exploiter la

ELLE s'exprimait avec une connaissance si parfaite des ressources argotiques de quelques langues, en principe décentes, que c'était un perpétuel sujet d'attendrissement de la part des individus qu'elle honorait de sa conversation.

L'aspect de la grande salle du « Poisson sec » valait certainement le prix d'un gobelet d'ale ou de stout. Meublée sévèrement, elle alignait des tables en bois entourées de tabourets de paille. Les murs peints en rouge sang de bœuf, un peu comme on pourrait imaginer le parloir d'un ancien exécuté des hautes œuvres, s'ornaient de chromos édités luxueusement par les plus célèbres vendeurs de spiritueux du monde entier. Une estampe, dans un mauvais tirage de W. Hogarth, représentait une scène tirée de cette curieuse suite de gravures intitulée *Les Progrès d'une Fille*. On voyait, quoique l'humidité eût abîmé une partie du dessin et que les mouches eussent injurié copieusement le verre qui devait le protéger, la malheureuse Polly battant le chanvre dans une maison de correction. Toutefois les inquiétantes beautés qui fréquentaient au « Poisson sec » paraissaient se soucier fort peu de dégager un enseignement quelconque de cette gravure symbolique.

Près de la caisse en imitation d'acajou, derrière laquelle trônait la brune Annah, se dressait le perroquet d'un perroquet, probablement contemporain de la gravure et que miss Annah repassa à son successeur quand elle vendit son fonds.

Ce perroquet n'avait d'autre intérêt que de dominer, de sa voix de phonographe, le bruit des conversations les plus endiablées. Au milieu des hurlements et des injures vomies pour des motifs adéquats au pittoresque de ce petit café, il savait couvrir toutes les vociférations et c'était toujours lui qui obtenait le dernier mot, sans se soucier des nombreuses offres de persil qu'on lui proposait de tous côtés.

Le perroquet du « Poisson sec » parlait peu, mais bien. Il résolvait tous les problèmes sentimentaux joués par des garçons un peu vifs, en glapissant, comme un forcené, sa phrase favorite : Little boy ! Little girl, digle digle dum baing ! baing !

En dehors du perroquet et de miss Annah, le « Poisson sec » s'honorait d'une barmaid que l'on nommait Tilly, jolie fille rondelette, canaille et trop rusée pour vivre vieille. Elle dansait le cake-walk, alors de mode récente, entre les tables et coulait de côté, vers les spectateurs, des regards harmonieux comme des effets de trombonne à coulisse.



LE BAR DU POISSON SEC.

Elle connaissait peu de mots en beaucoup de langues, dont elle se suffisait pour mettre au pas, sans l'intervention de la police, une clientèle habituée, depuis la tendre enfance,



LA PETITE ANNAH.

crédulité de Krühl. Il confectionne un mystérieux manuscrit qu'il glisse adroitement dans l'éventaire d'une marchande de bric-à-brac où Krühl, en le trouvant, croit avoir découvert le carnet sur lequel le fameux corsaire Edouard Law indiquait la cachette de ses 40 millions dans une île de la Tortue aux Antilles. Absolument convaincu, Krühl décide de faire les frais d'une expédition, engage Eliasar comme médecin et lui demande de lui recruter un équipage. Dans ce but, Eliasar se rend à Rouen, au Bar du Poisson sec.

à considérer la malhonnêteté comme l'expression la plus suave d'un esprit délicat.

Tilly mourut d'un coup de couteau, un soir d'été, au coin d'une petite rue très obscure. L'arme que le propriétaire négligea de sortir de la plaie venait à coup sûr d'Espagne, comme l'affirmèrent parla suite les connaisseurs de l'établissement.

Un inconnu lyrique et sentimental grava sur une table cette phrase en jeddich, dont la signification équivalait à ceci : « La petite Tilly a le

goût du sucre. »

Puis naturellement l'eau continua à couler sous le pont transbordeur.

Quand la guerre éclata, Annah, qui venait d'avoir des malheurs avec la police au sujet de quelques individus d'une nationalité vraiment trop douteuse, pressentit une longue suite de désagréments de cette nature.

Elle vendit son fonds à un certain Joaquin Heresa, venant d'un endroit quelconque, totalement inconnu dans Rouen, mais possédant des papiers en règle. Ces papiers prouvaient que Joaquin Heresa, né à Bilbao et venant du Havre qu'il connaissait minutieusement, avait longtemps navigué en qualité de capitaine pour le compte de plusieurs compagnies d'une honorabilité indiscutable.

L'affaire avait été négociée par un certain Samuel Eliasar, ancien ami de la belle Annah, et ami reconnu du capitaine Joaquin.

— J'é ne vé plus naviguer, disait Heresa en parlant fortement du nez. Je vé rester ici, à Rouen comme un pontan (ponton).

L'accent d'Heresa était insupportable et le digne homme ne pouvait pas acheter un paquet de cigarettes sans donner l'impression d'un individu écoeuré, à deux doigts de créer un cataclysme quelconque.

Pour ne pas déparer la collection des héros de cette aventure, le capitaine Joaquin Heresa buvait sournoisement mais avec une volonté farouche.

Il ratiocinait d'ailleurs sur les progrès de l'alcoolisme et s'affirmait un militant convaincu de ses idées, en ne marchandant pas l'eau dans ses consommations.

L'arrivée des troupes anglaises à Rouen permit à Joaquin Heresa de caresser des espoirs que l'avenir ne favorisa point.

Le bar du « Poisson sec », bien que repeint à neuf, n'attira pas la clientèle des tommies.

Joaquin Heresa, campé sur ses courtes jambes devant la porte de son établissement, guettait la proie qui, moyennant une somme peu élevée, consentirait à ingurgiter chez lui une manière de whisky qu'il appelait pompeusement le Whisky des ancêtres.

Son cœur battait d'émotion quand il entendait un pas se rapprocher de son établisse-

(1) Voir tous nos numéros à partir du n° 152.

## J'ai vu.

ment. Il ne connaissait guère cependant que la visite de quelques dockers chinois préoccupés déjà par des questions syndicalistes.

— Mijer ! grondait-il, puis il appelait sa bonne : « Cécile ! »

La bonne, traînant la savate, apparaissait lentement. Alors Joaquin Heresa, abattu par la persistance du mauvais sort, indiquait quelques chaises mal rangées, des verres non essués et d'autres détails d'intérêt purement domestique.

— Vous ne fidez rien ! C'est pas la première fois que je vous le dis.

Quand il avait le dos tourné, Cécile le regardait avec mépris et passait plusieurs fois sur ses joues le revers de sa main sale.

C'est un matin, d'assez bonne heure, alors que Cécile lavait à grande eau les carreaux noir et blanc de la grande salle, que Samuel Eliasar, la mine satisfaite, les mains dans les poches d'un élégant raglan, pénétra en vieille connaissance dans le bar du « Poisson sec ».

— Monsieur Joaquin Heresa est-il descendu ? demanda-t-il à la fille qui le contemplait avec curiosité.

— Je vais voir, monsieur... C'est pour quoi ?

— Je ne suis pas un placier en vin, répondit Eliasar, votre patron est mon ami. Dites-lui simplement que Samuel Eliasar est venu lui serrer la main.

— Le voilà qui descend, répondit la bonne.

— Ah ! mon vieux, mon vieux, clama le capitaine, dès qu'il eut aperçu Samuel. Commé c'est gentil d'être venu me rendre visite. — Il grogna d'aise.

— Et les affaires ? demanda Samuel.

— Ouat ! les affaires, si ça continue je vé fermer la boîte, je suis pourtant aimable, mais quand les clients se sont butés, on leur offrirait à boire avec de l'argent pour rentrer chez eux, qu'ils ne viendraient pas plus pour cela.

— C'est moche, dit Eliasar. J'aurais pourtant cru, qu'avec la guerre, les mouvements de troupes et l'animation du port, vous auriez pu mettre quelques sacs à gauche. Evidemment, il est inutile de lutter quand la guigne persiste sur une combinaison.

— Et puis, dit Heresa, tout le monde voit bien qu'il n'y a pas plus de monde ici que sur le toit du théâtre des Arts ; alors, je né peux pas négocier la vente du petit « Poisson sec ». Je reste avec ma sale affaire sur le bras.

— Du temps d'Annah, ça marchait bien.

— Ouais, mais Annah, c'était une femme, mijer ! une femme ou bien une gourmandine. Aujourd'hui, la clientèle demande de petites poules, mais je né veux pas d'histoires. C'est trop d'embêtement. Pas de petites poules !

— J'ai beaucoup de choses à vous confier, mon cher Heresa. Avez-vous une pièce où l'on puisse bavarder tranquillement ?

— Dans ma chambre ?

La chambre du capitaine se trouvait au premier étage ; deux grandes fenêtres donnaient sur la rue. Elle était meublée avec beaucoup de simplicité. Un lit cage, une armoire en bois blanc, une table en bambou, deux ou trois chaises dépaillées, une toilette encombrée de bouteilles, de peignes, de brosses et de morceaux de bougie. Quelques vêtements et une casquette galonnée d'or étaient accrochés au mur, à des portemanteaux en fonte comme on en voit dans les cafés.

— Asseyez-vous sur le lit, dit le capitaine Heresa, vous serez très bien, c'est comme un divan.

— Voyons, fit Eliasar avec bonhomie. Voulez-vous reprendre la mer ? En qualité de capitaine, naturellement.

— Virgen del Carmen ! Pour embarquer ?

— Bien entendu. Ne faites pas le difficile. Votre bistro vous coûte de l'argent et vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a rien à faire pour le relever. J'ai une excellente combinaison à vous proposer. J'ai un ami qui se propose d'armer un bâtiment quelconque pour aller chercher fortune quelque part, je crois dans les Antilles. Il lui faut un capitaine et un équipage. J'ai pensé à vous.

— C'est que, dit Joaquin Heresa, c'est que — comment vous expliquer cela ? — ce n'est pas toujours drôle de prendre la mer avec ses sacrés sous-marins. Il y a des risques.

— On paye bien, répondit Eliasar.

— Je né dis pas non, combien ?

— Un billet, mille francs par mois. L'expédition durera peut-être trois mois.

— C'est sérieux ?

— De l'or en barre.

— Ouais, Ouais, alors je balance Céliné ; je ferme la boutique et je vous suis.

— Vous avez raison, on ne doit jamais hésiter quand l'occasion se présente. L'occasion est belle cette fois. J'ai des tas de choses à vous confier. Liquidez votre situation et ce soir, à dîner, je vous expliquerai tout par le menu. Je vous connais, Heresa, vous n'êtes pas un petit garçon et vous appréciez la valeur des mots. Quand vous serez au courant de mes projets, vous serez forcé d'avouer que je ne suis pas un imbécile, moi non plus.

\* \* \*

Le capitaine Heresa était petit, maigre, portant ostensiblement un ventre ballonné, qui lui servait, disait-il, de ceinture de sauvetage.

Selon les traditions, tombées en désuétude des hommes de la mer, il se rasait entièrement le visage, mais se le rasait mal. Sa barbe brune opulente le désespérait en couvrant d'un lavis bleuâtre l'espace compris entre le nez et la lèvre supérieure, et la peau de ses joues, naturellement d'un vert olivâtre Edenté à la suite d'un tas de compromissions dans des établissements interdits au commun des mortels, il séduisait néanmoins les femmes par un je sais quoi qui restera toujours un



HERESA AVAIT RENOUVELÉ SA GARDE-ROBE.

mystère pour le plus subtil des psychologues. Les yeux du capitaine Heresa, en vérité très beaux et très expressifs, entraient peut-être pour beaucoup, dans cette stupéfiante aberration. Joaquin Heresa était âgé de quarante ans et prouvait l'originalité de son mauvais goût en arborant des cravates aussi colorées qu'un jeu de pavillons à signaux, et des chaussures jaunes d'une nuance beurre frais, définitivement démodées sur toute la surface de la terre.

Pour souper avec Eliasar, il avait revêtu un complet en molleton bleu, et mis sur sa tête sa casquette de marine à galons dorés.

L'heure des liqueurs, nécessairement frelatées, n'attendrissait cependant point ces deux hommes qui savaient par expérience se méfier de l'alcool.

Entre chaque plat que « Céliné » apportait avec un respect acru par l'avis inattendu d'aller chercher du travail ailleurs, Eliasar avait confié mille et une petites merveilles qui bridaient d'étonnement et de satisfaction les beaux yeux langoureux de l'irrésistible capitaine.

— Virgen del Carmen ! Purissima ! Je toujours dit ce que je pensais de vous. On me racontait bien : Ce petit Eliasar n'est pas si intelligent que vous le croyez. Je vous ai toujours défendu, mon ami, parce que je le pensais.

Eliasar, qui n'avait pas besoin d'une telle approbation pour se sentir supérieur, buvait son whisky par petites gorgées gourmandes.

— C'est bien combiné, déclara-t-il, avec fatuité. La fin est un peu brutale, je l'avoue ; mais d'après ce que je vous ai dit vous comprenez que je ne peux guère choisir une autre solution. Toutefois réfléchissez, avec votre aide par exemple... ça ne durera pas longtemps.

— Naon ! Naon ! C'est pas possible ! je vous ai dit que ce n'était pas possible !

— Vous réfléchirez. Enfin vous êtes forcé d'avouer que l'aventure vaut la peine d'être tentée ?

— Ouin.

— Que les bénéfices sont certains... pour nous ?

— Ouin.

— Que les risques sont nuls, en dehors des risques communs à tous les navigateurs.

— Ouin, ouin !

— Alors qu'est-ce qui vous arrête pour le petit coup de main que je vous demande... à la fin ?

— Ah Naon ! je né peux pas ; je suis capitaine à la mer, mé je né veux me mêler de rien sur la terre ferme.

— Je n'insiste pas, mon vieux, il suffit que vous conduisiez le bâtiment et naturellement suiviez mes conseils.

— Je le veux bien, mon cher ami. Je vous faciliterai toute la besogne qu'un enfant la conduirait jusqu'au bout... Mais je vous laisserai seul, le jour... je me comprends.

— Ça ira tout de même !

Eliasar se souleva sur sa chaise, regarda le capitaine Heresa, et levant son verre, où la liqueur rutilait, à la hauteur de ses yeux, il porta un toast à l'entreprise, à l'équipage, à la santé du capitaine et à la sienne.

— Céliné, Céliné ! glapissait Heresa enthousiasmé, apportez, Mijer ! du Dom ! et de la chartreuse. Allez chercher des cigares, en face, au bureau de tabac, des gros avec une bague brune.

— Et après?... dit encore Eliasar en arrondissant devant lui, dans un geste évocateur, un magot imaginaire qui semblait dépasser sa tête.

— Je mé retire à la campagne, avec uné pététe poule !

Eliasar prit un cigare dans la boîte que la servante venait de déposer sur la table. Il se servit un verre de chartreuse et but d'un trait.

— Hé, mon vieux, si vous avez des bouteilles comme celle-là dans votre cave, ne les passez pas à votre successeur, Krühl vous les achètera.

— Je le prendrai avec moi.

Eliasar avait retenu une chambre dans un hôtel de la rue Saint-Romain, Joaquin Heresa lui proposa de l'accompagner.

La rue des Charrettes était déserte. Les deux hommes marchaient sans se presser, dévisageant les rares passants. Ils croisèrent des soldats anglais, des Australiens, le feutre relevé sur la tête. Une fille extrêmement jeune les accompagnait. Sous la clarté d'un bec de gaz, les boucles qui encadraient son pauvre petit visage d'alcoolique apparurent blondes, mais avec la somptuosité d'un métal précieux.

— Je la connais, fit simplement Heresa. Eliasar haussa les épaules.

— C'est bien entendu, dit-il en reprenant son idée, c'est bien entendu : A bord, pas de complaisance pour moi. Vous êtes mon ami, c'est entendu, mais n'oubliez pas qu'avant tout vous êtes le capitaine.

— Bien sûr, répondit Heresa. Alors, c'est M. Krühl qui achète le bateau ? J'aurai voulu voir le bâtiment avant de commencer. Il faudrait quelque chose de pas trop gros, trois à quatre cents tonneaux ; dix hommes d'équipage, sans compter le cuisinier et mon second que j'emmenérai.

— Ah, oui, le second ? Je n'y pensais pas. Etes-vous sûr de lui ? Faut-il le mettre dans la combinaison ?

— Ah naon ! Je le connais, né vous occupez pas de lui, c'est un bon matelot, mais pour ce qui nous regarde ce moins que rien. Je recruterai aussi mon équipage, dans le genre qu'il faudra. Avec la guerre, je né trouverai peut-être pas ce que je voudrai, mais au besoin, je changerai d'équipage en route ; car j'ai l'intention de suivre les côtes jusqu'à Santander, à causé des périscope ; nous traverserons l'Océan dans sa plus pététe largeur.

— Vous ferez comme vous le jugerez bon, mon vieux. Vous vous entendrez sur ce sujet avec Krühl, qui d'ailleurs ne connaît pas mieux que moi l'art de conduire un bateau. Maintenant, encore un mot. Je vous ai dépeint Krühl pendant le dîner. Il vaut la peine d'être étudié. Flattez sa manie, tout en sachant la combattre à l'occasion. Il ne faut pas toujours être de son avis. C'est la seule manière de garder sa confiance. Ah ! c'est un drôle de corps, vous pourrez en juger.

Eliasar était arrivé à son domicile. Il appuya sur le bouton de la sonnette, une fois, deux fois, sept ou huit fois sans impatience. La

porte s'ouvrit et les deux hommes se souhaitèrent une bonne nuit.

\* \*

Eliasar passa une semaine à Rouen, attendant que le capitaine Heresa, qu'il devait ramener avec lui, eût terminé quelques formalités avant de fermer sa boutique.

Le futur chirurgien de marine en profita pour faire des emplettes qu'il jugeait nécessaire. Il acheta une caisse de médicaments qu'il fit expédier en gare à Lorient, remonta sa garde-robe, car il avait le goût des vêtements et du beau linge, se procura par des miracles de diplomatie un pistolet automatique avec des munitions en suffisance.

Ces courses l'occupèrent assez pour ne pas lui laisser le temps de s'ennuyer. Il acheta également un ciré et des bottes sur les conseils de Joaquin Heresa qui, de son côté, ayant touché un mois d'avance sur son traitement, se hâta de rajeunir son stock de cravates et l'horrible collection de ses chemises roses.

Heresa méprisait l'élégance de Samuel Eliasar et en général se considérait comme le seul homme à peu près digne de rajeunir la réputation des Brummel et autres dandys, dont l'histoire doit avoir conservé probablement les noms.

— Il y a des tas de choses que nous achèterons en route, ce sera moins cher qu'ici.

Il s'occupa également de ses armes, enveloppa soigneusement son pistolet automatique, contrefaçon espagnole des Browning, et choisit dans sa collection de poignards, deux superbes couteaux catalans, dont il regardait les lames avec une respectueuse sollicitude. Il fit cadeau d'un de ces coutelas à Samuel Eliasar.

— Tenez, dit-il, c'est ma commission sur l'affaire. C'est une lame très pure et aujourd'hui introuvable. Je tuerais un taureau avec cette lame. Je vous la donne, et je suis sûr qu'elle vous portera bonheur.

Son sourire dévoila l'insuffisance de sa dentition.

Eliasar regarda le couteau, une navaja, et le fit sauter à plat sur sa paume étalée. — C'est une belle arme, déclara-t-il, et elle est bien en main. Je vous remercie, mon vieux.

Les valises bouclées, Heresa et Samuel Eliasar prirent le train pour la Bretagne.

Le voyage fut long et fastidieux. Les deux compagnons parlaient peu. Tous deux à une portière regardaient défiler le paysage, ou, les yeux clos, regardaient défiler leurs pensées.

Plus tard, Eliasar en avait la conviction absolue, les événements se soudaient naturellement les uns aux autres. Le fruit convenablement mûri devait se cueillir sans effort. Il sentait confusément que son invraisemblable audace connaîtrait cette fois la satisfaction d'un succès dont Heresa seul pourrait apprécier l'excellence. La présence de ce compagnon lui donnait le courage nécessaire. Il se sentait moins seul et savait que son énergie ne faillirait pas devant ce témoin. Eliasar était fétichiste. Aussi remarqua-t-il la fréquence du chiffre 7, d'abord sur les portières de son wagon et sur les disques que la marche du train semblait entraîner avec les poteaux télégraphiques et les arbres dans une chute vertigineuse.

X

L'« ANGE DU NORD »

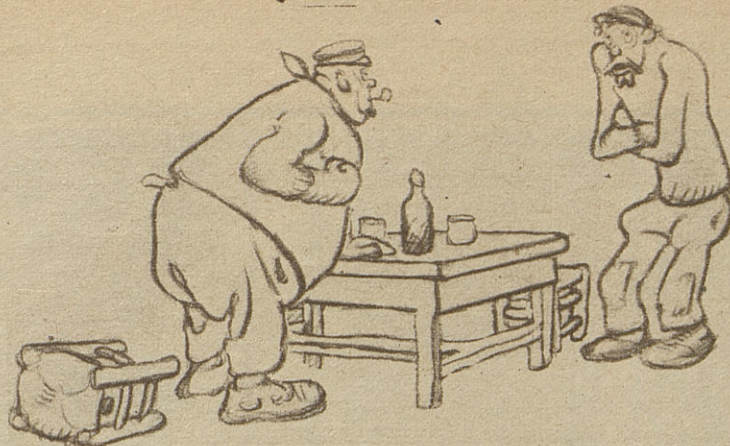
— N'avais-je pas raison, Madame Plœdac, n'avais-je pas raison quand je vous disais que Krühl avait le cerveau dérangé? Cette fois-ci la réalité surpasse mes prévisions.

— Il faut du courage pour prendre la mer en ce moment, quand on est riche comme M. Krühl.

Désiré Pointe et M<sup>me</sup> Plœdac, en tête à tête dans la salle à manger, discutaient les événements qui depuis une semaine bouleversaient les habitudes de leur petit monde.

Adrienne, les yeux écarquillés, atteinte de mutisme, considérait M. Krühl avec une stupeur attendrie.

Chez Marie-Anne, on commentait le projet dans ses moindres détails.



BÉBÉ-SALÉ ET LE FILS PALOURDE DISCUTENT APREMENT

— Où donc qu'i trouveront un équipage? demandait Palourde. De Lorient à Concarneau je ne vois pas un matelot pour embarquer.

— I'y'a tout de même du commerce à faire, opina Boutron, et puis tout est régulier. I'y'a



LE SECOND

rien à dire, on leur a même donné un canon pour les sous-marins, dame oui.

— Oh, un canon, fit Bébé-Salé.

— M. Krühl sait bien ce qu'il fait et M. Eliasar qui est si instruit, croyez-vous qu'il n'a pas son idée? Je peux vous dire qu'ils vont chercher du papier. Il paraît que ça manque à Paris et que le papier se vend comme du bouquet. Monsieur Krühl, n'est pas un homme à partir comme ça. Et M. Eliasar, non plus, qui est si instruit.

— Pour ça, ils ont tous de l'instruction, approuva Bébé-Salé.

— C'est beau, l'instruction, déclara Palourde. A bord de leur bâtiment, ils seront tous instruits, alors forcément dans ses conditions-là i'y'a pas à lutter. C'est pas des pêcheurs comme nous qu'auraient eu l'idée d'aller chercher du papier.

— Ah si! Le fils à Mahurec aurait bien eu une idée comme ça. C'est vrai qu'il est second-maître charpentier, maintenant, dit Bébé-Salé.

Tous trois se levèrent et Marie-Anne sortit devant la porte, car M. Krühl passait en discutant avec Eliasar et le capitaine Heresa. — Paraît que c'est un bon capitaine, dit Bébé-Salé en désignant Heresa d'un mouvement de tête.

— Sais-tu qui c'est qu'i me rappelle? dit Boutron, i'me rappelle Maillard, Maillard qu'était capitaine d'arme à bord de la Danaé. C'est-i pas la même gueule, dis? toi, qu'étais

avec moi, C'est-i pas lui tout craché, quand il se baladait dans la batterie avec ses deux mains croisées derrière le dos?

— J'connais bien Maillard, répondit Bébé-Salé, je vois bien de quel Maillard tu veux dire. Il n'y ressemble pas.

Marie-Anne, les deux poings sur les hanches, contemplait le trio qui s'engageait sur la route de la sardinerie. Quand elle eut perdu de vue les trois associés, elle entra dans le cabaret en hochant la tête, mais sans faire part de ses réflexions.

Bébé-Salé et Boutron discutaient âprement sur la personnalité de Maillard, sortant des dates précises, torturant leur mémoire avec une patience insaisissable.

— Paraît, dit Palourde, que M. Krühl a acheté à Lorient un petit bâtiment de trois cents tonneaux.

— C'est pas beaucoup, pour faire du commerce, opina Bébé-Salé.

— C'est pas beaucoup, c'est pas beaucoup, riposta Boutron. Toi, qu'es plus malin que les autres, veux-tu me dire si tu pourrais trouver un bâtiment par le temps qu'il court?

— C'est pas commode, dame non.

— Je le connais, le bateau de M. Krühl, c'est un brick-goélette, tu l'as vu aussi, l'Elisabeth Poulmier.

— Ah! c'est l'Elisabeth, alors je retire ce que j'ai dit, parce que, tu sais, un bâtiment comme celui-là pour prendre le vent de près, j'en connais pas beaucoup sur la côte. Bien sûr, l'Elisabeth. Je vois bien ce que c'est que l'Elisabeth. Ah oui, c'est un bateau. J'avais Trublé de Concarneau qui voulait l'acheter pour faire la pêche au large. Combien qu'il l'a payé, M. Krühl?

— T'en fais pas pour le prix, celui qui l'a vendu n'a pas dû le donner. Sans compter que l'Etat achète tout en ce moment.

— C'est pourtant vrai.

Jusqu'au soir Bébé-Salé, Boutron et le fils Palourde discutèrent minutieusement sur les mérites comparatifs des bateaux à vendre, en vérité, assez rares sur la côte.

Entraînés par le sujet qui intéressait leur compétence, ils énumèrent les qualités de tous les bateaux qu'ils avaient connus, avec une sûreté de mémoire prodigieuse.

— C'est-y vrai, dit Boutron brusquement en s'adressant à Bébé-Salé, c'est-y vrai ce qu'on dit que tu vas embarquer avec M. Krühl? Tu sais comment je te dis ça, mais on en cause.

— Et pis ça serait vrai? fit Bébé-Salé en retirant sa pipe de sa bouche sans dents.

— Vieille noix, t'es pu bon à rien. Quéqu'tu f'ras à bord, t'as pas seulement la force de hisser une trinquette (1).

— M. Krühl l'emmène pour jouer de l'accordéon, ricana Palourde.

— Ça serait pas toi, tout de même, qui m'empêcherait de jouer de l'accordéon, riposta Bébé-Salé, piqué à l'endroit sensible.

— Tu n'es qu'une vieille noix, répéta Palourde, et se levant il se mit à danser, en pinçant les touches d'un accordéon imaginaire.

— Ça serait pas toi, tout, tout d'même! bégayait Bébé-Salé, pâle de fureur.

Boutron ricanait, encourageant Palourde.

— T'entends, cria Bébé-Salé.

O Maké braoui maké braou poleck  
Quari coucou, quari coucou.

chantaient Palourde en se tortillant.

Bébé-Salé prit une bouteille et la lança à la tête de Palourde qui sut l'éviter. La bouteille se fracassa contre le mur.

Les trois hommes debout et silencieux se regardaient, les mains hésitantes.

(A suivre.)

PIERRE MAC ORLAN.

(1) Sorte de petit foc.



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.



*J'ai vu.*



EN ARTOIS : UNE HEURE DE MUSIQUE DANS LE GRAND SALON D'UN CHATEAU EN RUINES



# LE SQUELETTE DEVANT LA TRANCHÉE <sup>(1)</sup>

Nous avons quitté, depuis quelques jours, ces régions vallonnées et brumeuses où nous avons vécu plus d'un an. Nous avons été heureux de partir. Et, cependant, nous laissons là-bas, dans les terres bouleversées, des camarades bons et graves que nous ne reverrons plus.

Une résignation mystérieuse et farouche règne sur notre cœur. Nous ne savons plus retenir le passé. Nous nous acharnons sur le présent. Nous voudrions surprendre l'avenir. Plus tard, les souvenirs auront bien le temps de refluer... Nos rares pensées ont des lignes pures, simples, un sens ingénu, direct. Et l'action a chassé la mélancolie.

Aujourd'hui, c'est mon tour d'aller à notre nouveau poste d'observation. Le soleil n'est pas levé. On respire le brouillard et le froid. Le boyau sinueux que nous suivons a gardé les eaux de pluie que la déclivité fait couler on enfonce dans la boue jusqu'à mi-jambe. On glisse. Il faut prendre un parti. J'ôte mes brodequins, mes chaussettes, et relève aussi haut que je peux, caleçon et culotte. Les téléphonistes m'imitent. Et, allégés, assurés, mollets à l'air, pieds nus, nous reprenons notre marche.

❖ ❖

Après des détours, des arrêts, nous arrivons à l'endroit désigné. Des fantassins nous regardent avec des yeux lourds, paisibles. Et puis, ils s'empressent autour de nous, avec des gestes joyeux. Les officiers m'accueillent. Il n'est pas encore six heures du matin et, déjà, ils m'obligent à fumer un cigare qu'ils m'offrent. J'ai chaud.

Un vent faible et rampant gonfle et secoue la brume et délivre la lumière indécise. Bientôt les contours du paysage étrange qui s'ouvre, se joignent et plongent dans le ciel rapproché.

Je déploie la carte. Un capitaine d'infan-

terie me montre les positions ennemies et nous faisons un tour d'horizon. Rien n'a échappé à la vigilance de mon compagnon. Pendant qu'il parle d'une voix basse et serrée, je repère nos objectifs.

Un cri étouffé, derrière nous, me fait retourner. Le brigadier téléphoniste R..., les yeux agrandis et enflammés, désigne un point à l'ouest de la route nationale. La parole rauque, dure, sort péniblement de la gorge contractée.

— Là-bas, mon lieutenant, vous voyez... ils sont quatorze... Je les ai comptés...

Je ne distingue pas, dès tout de suite, ce qu'il m'indique. Et, subitement, le cœur battant, avec un calme voulu :

— Ah ! oui... Je les aperçois...

Tout à gauche à notre gauche, devant le parapet de la tranchée ennemie, des taches bleues et allongées...

Ce sont les nôtres qu'on n'a pu relever... Ils sont là, couchés, le visage au ciel, comme s'ils voulaient voir la vengeance et la revanche... D'aucuns, tombés face au sol, les bras en croix, ont des prosternements si doux qu'on dirait qu'ils embrassent encore la terre bien-aimée pour laquelle ils sont morts.

Je les observe avec la jumelle. Pas de contorsions douloureuses, pas de poses affligées. Des postures harmonieuses, fascinantes, dignes. Ils sont comme frappés de beauté.

Pourquoi n'a-t-on pu les enterrer ? Depuis combien de temps sont-ils là ?

Le capitaine M... interrompt ma pensée.

— Vous regardez nos hommes tués, là-bas... Nous avons pu en traîner trois jusqu'ici. Mais huit autres ont été massacrés en allant chercher les camarades...

« Deux mitrailleuses ennemies sont braquées sur le triste groupe. Nous avons essayé de ramener les nôtres, à toutes les heures de la nuit. Chaque fois, l'adversaire découvrait notre pieuse entreprise. Et lorsque des blessés tombaient, les Prussiens continuaient de tirer sur eux... Il a fallu que le colonel donnât l'ordre de cesser ces

incursions mortelles. Si vous saviez combien il a été difficile de faire respecter cette consigne... Sont-ils bêtes, ces Boches ! Ne comprennent-ils pas que cette vision lugubre entretient notre fureur ? Mais tournez-vous un peu, à trois cents mètres, là, sur le faite du parapet, voici qui est plus « curieux... »

❖ ❖

Le brigadier R... s'étrangle dans un juron atroce. Un squelette est comme planté devant la tranchée allemande. Il est à genoux. On distingue encore la culotte bleue qui recouvre les jambes pliées. La tête et les bras sont absents. On ne voit que le thorax dont on peut compter les côtes et la colonne vertébrale. Par quel miracle est-il debout ? Sont-ce nos ennemis qui l'ont placé là pour effrayer ceux qui les pourchassent ?

— Allons donc ! Ce squelette est face à l'ennemi. Il arrache au silence de la mort un sens radieux, fort, acharné. Il semble encore barrer la route aux barbares, leur interdire de passer. Il est là comme un gardien infailible, poussant un cri de guerre intarissable. Qu'importe que la chair légère et périssable se soit évanouie ! La charpente reste. Elle est disposée selon notre volonté.

Nous ne nous battons plus jusqu'à la dernière goutte de notre sang, mais jusqu'à la dernière poussière de notre dernier ossement !

Quelques fantassins se sont approchés de nous. Et le squelette, sentinelle avancée, assène sur nos âmes sa nette et violente signification. N'est-ce pas, frères, n'est-ce pas, Jean, Pierre, Paul, que cette attitude terrible vaut mieux qu'un ensevelissement au sein de la terre obscure ? Ah ! Dieu, si nous devons mourir, faites que, dominant le sépulcre, nos cadavres dressés arrêtent et bravent encore, de toute leur hauteur outragée, la horde envahissante.

HENRY MALHERBE.

(1) Cette page est extraite du beau livre d'Henry Malherbe : *la Flamme au vainc*, œuvre étrange, passionnante, d'une incomparable profondeur de sentiments.

**IMMENSE SUCCÈS!!!**

Pour la 3<sup>me</sup> fois  
vient d'être réimprimé  
le numéro spécial que

La

**Guerre Aérienne illustrée**

A CONSACRÉ A

**LA VIE ET LA MORT  
DE  
GUYNEMER**

Ce numéro splendide est,  
de nouveau, en vente  
PARTOUT

Le numéro : 60 centimes.

55 phot. inédites. — Un hors-texte héliogravure.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, r. de Provence, Paris

**FORCES INCONNUES**

Avec la  
RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre  
une personne à votre volonté, même à distance. Dem.  
à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 92. GRATIS.

**PELADE** NOTICE GRATUITE  
BENIT, pharmacien,  
26, rue Matabiau, Toulouse

# CAPVERN

(HAUTES-PYRÉNÉES)

A 15 heures de Paris, à 10 heures de Bordeaux, à 2 heures de  
Toulouse, à proximité de Bayonne, de Luchon et de Lourdes

Station célèbre de vieille date pour la grande efficacité de ses eaux. — N'a pas de similaire.  
— Eau de table non gazeuse, légère et digestive, d'un goût agréable, ne troublant pas le vin.

**ÉTABLISSEMENT OUVERT TOUTE L'ANNÉE**

Saison du 1<sup>er</sup> Mai au 31 Octobre

NOUVEAU CONCESSIONNAIRE

Améliorations considérables. Nouvelles et luxueuses installations avec tout le confort moderne.

EXPORTATION IMPORTANTE D'EAU en BOUTEILLES toute L'ANNÉE

**EAUX CALCIQUES** — Température 24°

DIURÉTIQUES, LAXATIVES, DÉPURATIVES, RÉSOUDIVES, TONIQUES ET RECONSTITUANTES

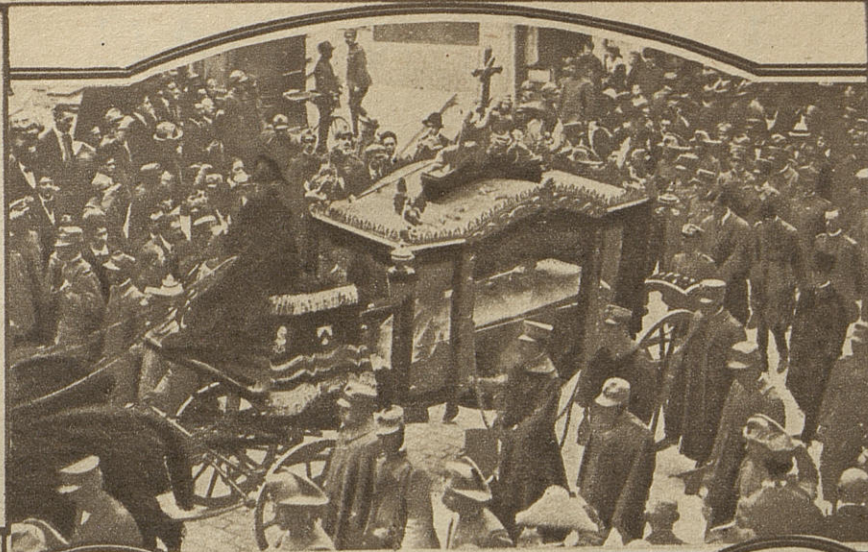
Souveraines dans : Gravelle urinaire et Coliques néphrétiques, Gravelle biliaire et Coliques hépatiques. Affections des Reins, de la Vessie, des Voies urinaires, Engorgements du Foie et des Voies biliaires, Goutte, Diabète, Affections rhumatismales et arthritiques, Affections de l'Estomac, de l'Intestin, du Foie et des Voies biliaires, États hémorragiques, Affections de la Matrice, Troubles de la Menstruation (Étouffements et Vapeurs, Age critique), Anémies diverses, États nerveux divers, Neurasthénie.

**HOTELS DE PREMIER ORDRE**

*J'ai vu.*  
EN MARGE DE LA GUERRE



À New-York, une jeune fille offre des roses à un officier qui s'embarque pour la France.



Avant l'évacuation d'Udine, les Italiens célèbrent les obsèques de l'as aviateur Olivari, mort au champ d'honneur.



Le colonel canadien Grashley, âgé de 27 ans, commandant l'école de Bexhill (Angleterre).



L'as américain Lufbery a abattu son 15<sup>e</sup> avion.



Le général Maistre, vainqueur de la bataille de la Malmaison, a reçu la plaque de grand officier de la Légion d'honneur.



L'aviateur cap. Matton, mort en Allemagne.



Dans les ruines d'une église de Champagne, le général Diez X rencontre son fils, qui sert comme soldat.

M. Justin Godart X, sous-secrétaire d'État du Service de Santé, visite les postes de secours de tranchées de l'Aisne.



La musique des Canadiens écossais au camp des forestiers à Windsor, où les contingents canadiens activent leur instruction.



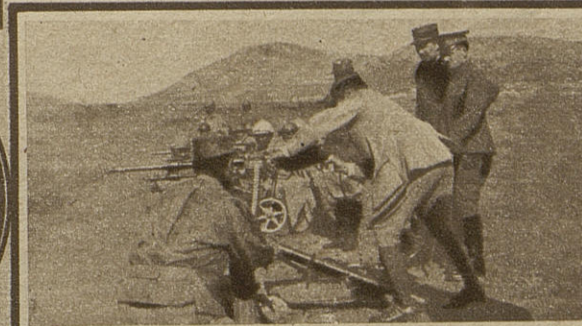
Dans un camp de troupes russes en France : une musique jouant pendant le défilé des régiments à une prise d'armes.



En Bessarabie, soldats roumains dans les neiges des forêts montagneuses où ils font de continuelles reconnaissances.



La "mère" Maria Michailovna, chapelain des « soldates » russes du Bataillon de la Mort qui fut souvent au feu.



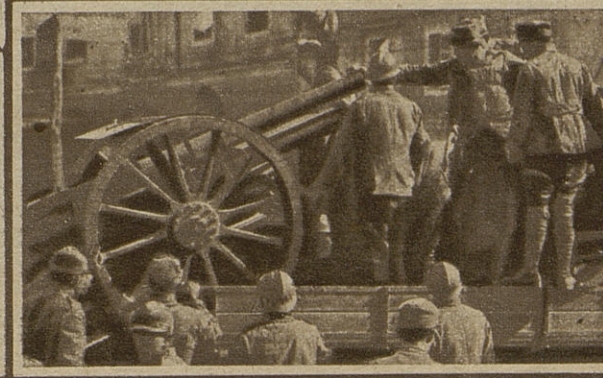
Dans un camp près de Salonique, un des officiers du premier contingent américain assistant à des exercices de mitrailleurs.



MM. Emilien (2) au Congrès tchèque-slovaque à Prague (3).



M. Garcia Prieto qui redevient chef du gouvernement espagnol.



Avant leur retraite sur l'Isonzo, les Italiens capturèrent de nombreux canons autrichiens et les ramenèrent vers l'arrière.

# LA STÉNODAC

— Je me dis : pas possible ! Je regarde... Eh ! bien, oui, ma fille, c'était ma petite poison de Juliette, avec une robe en charmante grise, tout ce qu'il y a de ravissant... Paix ! la Panthère !

M<sup>lle</sup> Renée se tut et les trois machines crépitèrent éperdument, mais, en fait de panthère, on ne vit apparaître que M. Beau-poil, chef du personnel de la maison Dussiel et Jarnibieux, Dussiel fils successeur, pétroles, essences, huiles lourdes et vaselines. M. Beau-poil s'arrêta au milieu de la petite pièce et se prit à considérer les trois dames dactylographes avec perplexité, car le patron lui avait téléphoné :

— Monsieur Beau-poil, ma machine à dicter est en panne. Envoyez-moi une sténodac pas trop évaporée, pour mon courrier.

Or, les sténodacs appelaient M. Dussiel fils le Fils du Ciel, d'abord parce que cet automatique jeu de mots leur paraissait piquant et aussi parce que le patron était devenu pour elles un personnage quasiment invisible. Il se confinait en son cabinet, tel un empereur de Chine dans la Cité violette, et ne se manifestait à ses employés que par l'entremise de la Panthère. Outre que peu communicatif en général, il marquait aux « tapoteuses », comme il disait, une aversion toute particulière.

Cela tenait à ce qu'il n'estimait point les emmes, par timidité, et ressentait de la gêne en leur présence. Lorsque le commerce français, après tous les autres, eut adopté enfin la machine à écrire, il avait d'abord dicté chaque matin son courrier à une dactylographe appelée d'un coup de sonnette impératif. Cette entrevue quotidienne lui avait tout de suite été un supplice. Qu'elle fût jeune ou mûre, qu'elle s'appelât Marcelle, ou Angèle, ou bien encore M<sup>me</sup> Percot, l'employée faisait invariablement une entrée à la fois pieuse et légère.

Ce fut pour M. Dussiel fils un grand soulagement d'apprendre l'invention de la machine à dicter, qui n'est rien qu'un phonographe enregistreur et répétiteur, et qui vous épargne les œillades assassines. La dictée faite, le Fils du Ciel n'avait qu'à sonner le groom Francis pour transmettre le disque impressionné au lointain bureau où désormais languissaient ces demoiselles.

— Mademoiselle Bérangère, disait le groom en entrant dans le bureau, voici le courrier du patron.

M<sup>lle</sup> Bérangère, spécialement chargée de cette besogne, adaptait le disque du patron à son phonographe d'employée, écoutait la dictée et dactylographait les lettres sans distraction, ni faute. Puis elle sonnait le groom Francis, qui portait le courrier à la signature et le rapportait bientôt à M<sup>lle</sup> Bérangère pour qu'elle le mît sous enveloppe.

Après réflexion, M. Beau-poil choisit M<sup>lle</sup> Bérangère, comme accoutumée aux tournures du patron et de caractère répondant mieux aux conditions requises. C'était une petite personne blonde sans trop de quille, sans mollesse, pas jolie mais pas laide, ni grasse ni maigre, ni grande ni petite, gracieuse plutôt qu'empruntée, habillée simplement bien qu'avec un certain goût, qui parlait net plutôt que ferme et, quand on l'interpellait, levait sur vous des yeux gentils où ne se révélait nulle inquiétude, non plus qu'aucune lueur inquiétante.

A l'ordre de M. Beau-poil, M<sup>les</sup> Renée et Yvonne eurent une lente inclinaison de tête,

un pincement de bouche et un : « Ah ! ah ! » qui en disaient long. M<sup>lle</sup> Bérangère ne montra point de surprise, ni d'orgueil. Elle se leva sans hâte, prit posément son bloc et son crayon, ne tapota ni ses cheveux, ni sa robe, négligea de se vérifier dans la glace et sortit du même pas qu'elle allait déjeuner.

Elle pénétra tout pareillement dans le sanctuaire du Fils du Ciel. Elle fit poliment : « Bonjour, monsieur », avec l'inclination qui convient, essuya le regard en chanfrein, ne s'émut pas des sourcils tuyautés, s'assit avec modestie, mais sans l'ombre d'humilité, et attendit sagement. Le Fils du Ciel avait prévu tout autre chose. L'étonnement lui ôta le peu d'aplomb qu'il avait, si bien qu'il dicta un courrier amoureux et invertébré que M<sup>lle</sup> Bérangère lui relut ensuite avec précision. Sur quoi le patron dit d'un ton sec : « C'est bien ; je vous remercie. » M<sup>lle</sup> Bérangère salua et sortit comme une personne naturelle et M. Dussiel fils resta fort troublé, état d'âme qui se comprend de reste, puisqu'il n'est que la conséquence logique de tout ce qui précède, et n'a donc pas besoin d'être analysé.

— Est-elle adroite ? pensait-il ; est-elle indifférente ? En tout cas, elle est assez sympathique.

De sorte que la machine à dicter n'en finit pas d'être réparée et que la même scène se répéta pour bien des jours, sans que M<sup>lle</sup> Bérangère changeât de manières, tandis que le Fils du Ciel changeait à vue d'œil. Un jour, quand il eut dit : « C'est bien ; je vous remercie », il ajouta :

— Je vous félicite, mademoiselle Bérangère ; vous êtes ponctuelle ; votre travail est excellent et, ce qui est mieux que tout, votre tenue est parfaite. C'est très bien... très bien.

M<sup>lle</sup> Bérangère ne rougit pas comme on en aurait pu s'y attendre et répondit :

— Vous êtes trop bon, monsieur. Je fais de mon mieux.

Et, quand elle fut sortie, le patron pensa :

— Décidément, c'est une maligne.

Mais il se faisait dans son esprit un travail tel qu'un autre jour, il n'hésita pas à se compromettre et donna cours à des paroles audacieuses.

— Je suis content de vous. Cela vous ferait-il plaisir de voir votre situation s'améliorer ?

— Très grand plaisir, monsieur, répondit M<sup>lle</sup> Bérangère. J'allais justement vous demander une petite augmentation. Je vous remercie beaucoup.

Le Fils du Ciel conclut :

— Décidément, c'est à la fois une maligne et une indifférente.

Et Bérangère eut son augmentation, une bonne petite augmentation, cela va sans le dire, qui fit jaser dans les coins M<sup>les</sup> Renée et Yvonne...

... Cependant, le temps et l'habitude aidant, M. Dussiel fils se familiarisait avec sa sténodac et se sentait plus sûr de lui aux séances de dictée. On causait un peu. Il interrogeait la jeune fille, à ce qu'il croyait, avec une extrême habileté, et les réponses de Bérangère étaient non seulement calmes et sensées, mais souvent spirituelles. Il éprouvait qu'un charme très puissant se dégageait d'elle, maintenant, et le Gulliver des pétroles se sentit bientôt irrémédiablement prisonnier d'une pygmée de la mécanographie.

Il ne dormit plus, lutta, voulut se distraire, n'y parvint pas et finit par décréter qu'un roi du pétrole pouvait bien épouser une Bérangère, ce qui l'amena à cette déclaration très brusque :

— Vraiment, mademoiselle, vous êtes une femme accomplie.

— Oh ! fit Bérangère, avec un geste qui protestait contre une évidente exagération.

— Accomplie ! répéta le Fils du Ciel d'un ton qui n'admettait point de réplique. Et je ne puis comprendre qu'avec tant de qualités vous ne soyez pas encore mariée.

Geste évasif de M<sup>lle</sup> Bérangère qui, cette fois, semble dire que c'est là son affaire.

— Ah ! poursuit intrépidement l'homme aux millions, il faut que les hommes soient bien sots, bien intéressés, ou bien aveugles... Mais c'est peut-être que vous ne voulez pas vous marier ? Cela serait bien malheureux.

— Comment donc, monsieur, répliqua la sténodac, je ne tiens pas du tout à rester vieille fille.

A ces mots, une joie céleste inonde le visage terne du Fils du Ciel. Il tombe aux pieds de Bérangère, dont il couvre les mains de larmes et de baisers reconnaissants, en balbutiant :

— Oh ! que vous êtes bonne de m'aimer un peu ! Toute ma vie se passera à vous rendre heureuse.

Mais, pour la première fois depuis qu'il la connaît, les traits aimables de Bérangère expriment une grande confusion. Elle n'avait pas cru que cela irait jusque-là. Elle se dégage de son mieux en disant d'un ton très pitoyable et un peu maternel :

— Monsieur, je vous en prie... Vous vous trompez... Je suis bien fâchée... Je vous assure qu'il y a erreur.

— Quoi ? quoi ?

— Mais je suis déjà fiancée, à un homme que j'aime et qui m'aime. Nos bans sont publiés et nous nous marions dans huit jours... Je vous demande pardon... et je vous remercie beaucoup... mais vous comprenez...

Les gens à leur aise, si l'on peut dire, s'évanouissent volontiers. C'est le parti que prit donc M. Dussiel fils.

Il fallut beaucoup d'eau de mélisse et, par la suite, beaucoup d'affaires et beaucoup d'actrices pour conjurer les suites du coup encaissé par le Fils du Ciel, et c'est là le secret de cette mélancolie que, cent fois millionnaire, il traîne partout après lui.

CHARLES TORQUET.

## UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 31 Octobre au 6 Novembre.

MERCREDI 31 OCTOBRE. — Le Frioul est envahi.

JEUDI 1<sup>er</sup> NOVEMBRE. — En Palestine, les Anglais prennent Bir-el-Seba.

— Trente gothas essayent de survoler Londres.

— Von Hertling devient chancelier allemand.

VENDREDI 2. — Les Allemands évacuent le Chemin des Dames et repassent l'Ailette.

— Les aviateurs français bombardent vers Offenbourg.

SAMEDI 3. — Engagement naval dans le Cattégat.

— Les Anglais enlèvent la première ligne devant Gaza.

DIMANCHE 4. — MM. Painlevé et Lloyd George partent pour Rome.

— Défaite turque sur le Tigre.

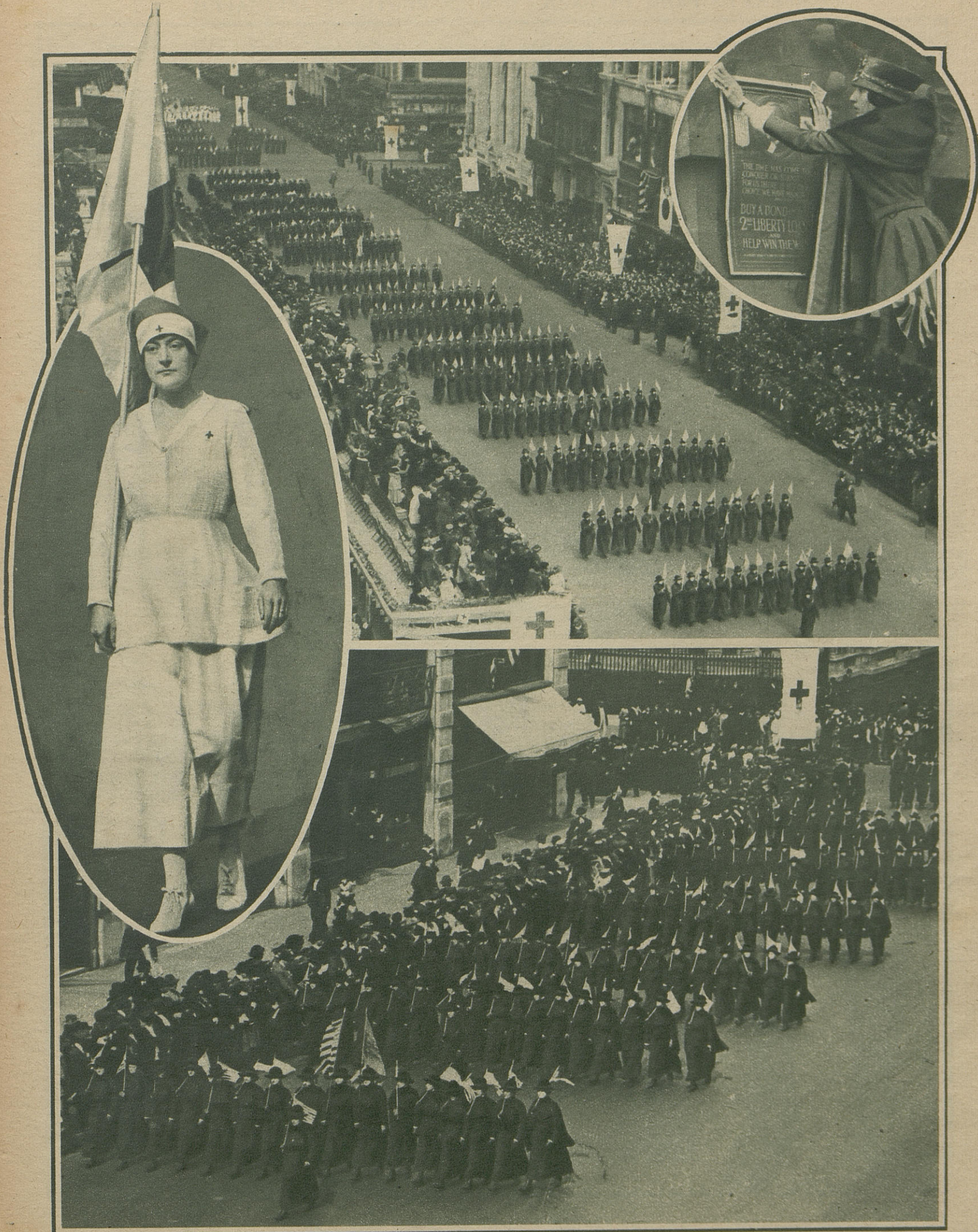
LUNDI 5. — Un non-lieu clôt l'affaire de l'Action française.

MARDI 6. — Les Anglais prennent la crête et le village de Passchendaele.

— Les Italiens abandonnent les crêtes des Dolomites.

*J'ai vu.*

LES CROIX-ROUGES MANIFESTENT POUR L'EMPRUNT A NEW-YORK



Aux États-Unis, l'Emprunt de guerre a été accueilli avec un enthousiasme indescriptible. Et à la suite de toutes les manifestations organisées par le gouvernement, les souscriptions affluaient en plus grand nombre. Les Américaines de toutes les classes de la société se sont faites les propagandistes zélés de cette mobilisation de l'or qui doit

hâter la victoire des Alliés et les contingents d'infirmières de la Croix-Rouge qui, tout comme les Sammies eux-mêmes bravent les sous-marins pour venir faire leur devoir sur le front français défilent sans cesse dans les rues de New-York pour exhorter leurs compatriotes à souscrire le plus possible à cet emprunt de la Liberté des peuples.

*J'ai vu.*

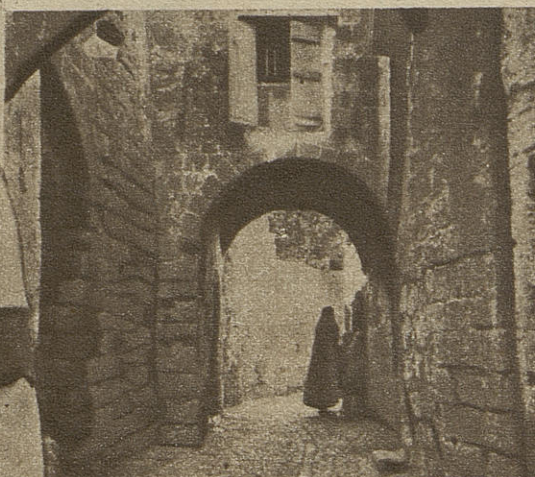
APRÈS LA PRISE DE GAZA : SUR LA ROUTE DE JÉRUSALEM



*La cavalerie anglaise marchant à la rencontre des troupes ennemies*



*Le général Allenby commandant des troupes anglaises de Syrie.*



*Vues prises dans la pittoresque ville de Gaza. A droite un des cavaliers hindous qui contribuèrent à la victoire*

A l'heure où nous mettons sous presse, d'excellentes nouvelles arrivent de Palestine, où l'armée anglaise du général Allenby, renforcée de contingents français, a enlevé les puissantes défenses de la ville de Gaza, après avoir emporté d'assaut Bir-el-Sebra. Des tanks

ont participé à la bataille, bien que les dunes de sable mouvant ne soient guère favorables à leur action. Cette manœuvre vigoureuse doit incontestablement, d'ici quelques jours, donner d'importants résultats, si ce n'est ouvrir aux Alliés la route de Damas et de Jérusalem.

*J'ai vu.*

## L'ARRIVÉE A PARIS DE DEUX NOUVEAUX AMBASSADEURS



L'arrivée de M. Bonin-Longare.

M. Maklakoff X reçu à la gare du Nord.

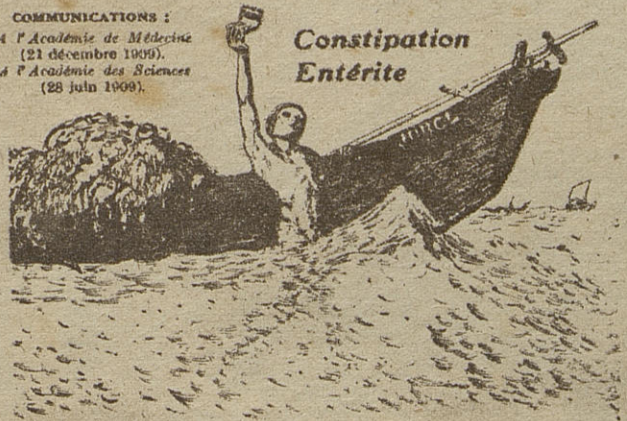
Ce sont M. Maklakoff qui vient représenter la Russie en France, et M. Bonin-Longare, successeur de M. Salvator Raggi à l'ambassade italienne. Les deux diplomates prennent la direction de leurs

services lorsque leurs deux pays vivent des heures tragiques. Nul ne doute que leur patriotisme et leur pratique des affaires ne puissent dominer les événements dans l'attente de jours meilleurs.

# JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

COMMUNICATIONS :  
A l'Académie de Médecine  
(21 décembre 1909).  
A l'Académie des Sciences  
(28 juin 1909).



Constipation  
Entérite

La mer fournit l'agar-agar, cette algue marine qui entre dans la composition du Jubol.

### L'OPINION MÉDICALE :

Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin paralysé par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clysière compléterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans.

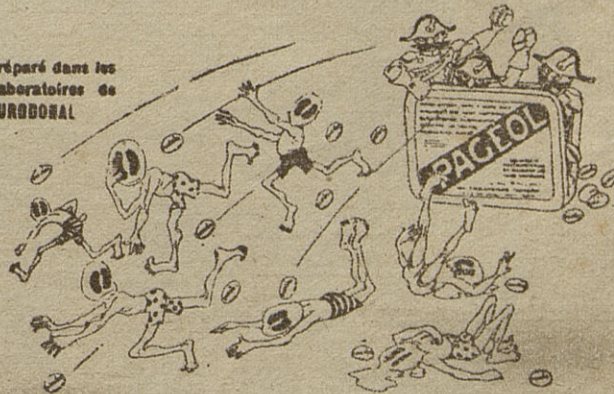
Dr BREMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Toutes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La boîte, 100, 5 fr. 20; les 4 boîtes, 100, 20 fr.

# Pagéol

Energique antiseptique urinaire

Préparé dans les  
Laboratoires de  
l'UROBORAL



PAGÉOL est sans pitié pour les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

### L'OPINION MÉDICALE :

Le Pagéol, qui décongestionne les muqueuses des voies urinaires, renouvelle les tissus, grâce à un rajeunissement complet des cellules. Le Pagéol, meurtrier non seulement pour le gonocoque partout où il existe, mais encore pour tous les autres microbes auxquels ce dernier peut s'associer, suffit à tout. Il est le fondement, la base du traitement de l'arthrite ou du rhumatisme biennorragique, parce qu'il est celui de la biennorragie elle-même. Car son action s'exerce non seulement à la surface, mais également dans la profondeur des tissus, dans l'intimité de leurs éléments histologiques, ou il s'en vient en même temps supprimer toute stase lymphatique, stase qu'on retrouve toujours à l'origine de tout épanchement, de tout dépôt plastique, comme il s'en forme dans les articulations atteintes de rhumatisme biennorragique.

Dr BERTRAND, de Montpellier.

Etablissements Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La demi-boîte, 100, 5 fr. 00; la boîte, 100, 11 fr. Envoi sur le front.

*J'ai vu*

PENDANT LA RETRAITE DE LA TROISIÈME ARMÉE ITALIENNE



La troisième armée italienne s'est retirée du Bas-Isonzo en faisant tête à l'ennemi sur le Tagliamento supérieur, en aval de San-Vito. Cette retraite ne s'est pas effectuée sans dommages sérieux pour nos alliés, qui cependant, le 31 octobre, avaient achevé leur mouvement de retraite sur la rive droite de la rivière et derrière

une ligne assez solide, faisant face courageusement aux premiers contingents ennemis. L'une après l'autre, les colonnes italiennes échappant aux pires embûches dans les étroits défilés, venaient se mettre momentanément à l'abri derrière le Tagliamento, retrouvant aussitôt leur discipline, leur volonté et leur force.